

mes frères, *senorita*. Avez-vous donc oublié déjà que j'ai versé un sang précieux aux Espagnols, et que notre terrible association offre seule un refuge aux criminels qui ne sont pas lâches !

—Vous vous vengez cruellement, Joaquin ! mais je pense que vous aurez pitié de moi. Cependant vous êtes jeune, vous, et vous ne pouvez, comme ces hommes, avoir renoncé à tout sentiment d'humanité.

—J'ai déjà bien souffert pour vous, *senorita*, mais cette fois le sacrifice même de ma vie ne saurait vous être utile. Oui, je puis vous sauver, mais hélas ! il n'est qu'un seul moyen !

—Parlez, dit *dona Carmen* avec angoisse.

—La femme de *Montbars* serait respectée de tous ! murmura le *flibustier* avec douceur.

L'Espagnole sourit dédaigneusement ; *Montbars*, sans s'en apercevoir, continua :

—Le pêcheur de perles n'existe plus, *senorita*. Aujourd'hui je suis un homme libre.

—Vous êtes libre, dit *Eusebio*, mais vous n'avez pas même le pouvoir de sauver une femme.

—Nous sommes tous égaux, répondit *Montbars* en hésitant. Je subis la loi commune. Je ne puis rien par moi-même. Croyez que sans cela je n'aurais pas osé offrir à *dona Carmen* une pareille voie de salut. Songez seulement, *senorita*, ajoutait-il d'une voix lente et troublée, que rien au monde ne saurait empêcher les conséquences du partage qui va avoir lieu.

—J'attendrai ! dit-elle avec fermeté.

Ils furent alors interrompus par les cris qui s'élevaient de toutes parts :

—La chasse-partie ! le serment ! le serment !

Ces clameurs qui donnaient comme une sanction terrible aux dernières paroles de *Montbars*, émurent *dona Carmen*, qui regarda avec épouvante les aventuriers qui allaient décider de son sort.

Ils se réunissaient en ce moment pour le partage, un des épisodes les plus importants de leur métier. Chaque classe se distinguait facilement, moins par le costume que par l'allure du corps, la démarche, l'expression de la physionomie.

Nos captifs se trouvaient derrière la troupe des boucaniers. Ceux-ci, presque tous tranquillement appuyés sur leurs fusils, conservaient un air de gravité rude et sauvage auquel leur équipement sévère prêtait quelque chose d'imposant. Leurs *bracs*, couchés à leurs pieds, les regardaient languissamment.

A droite, au contraire, les *flibustiers*, misérablement accoutrés d'un caleçon et d'une chemise de toile agrafée, chez quelques-uns au moyen d'un diamant magnifique, remuaient comme une fourmière autour de l'Olonnais et de *Vanhorn*, deux de leurs principaux chefs.

Ces aventuriers, qui devaient leur nom au mot anglais *flibuster* (corsaire), étaient lestes, agiles, inquiets et pleins de feu. Ils avaient l'air moins sombre que les solitaires boucaniers, mais le cœur encore plus dur et plus impitoyable, grâce à leur constante communauté, qui provoquait souvent les querelles. Habités de plus à s'entendre vainement supplier lorsqu'ils grimpaient à l'abordage des vaisseaux espagnols, ils avaient l'affreux courage de plaisanter en égorgeant. Quand ils partaient pour une expédition, tous les gens de l'équipage s'associaient deux à deux, afin de se secourir l'un l'autre s'ils étaient blessés ou s'ils tombaient malades. Voici en quoi consistaient ce célèbre *matelotage*. Ils se passaient un écrit sous seing privé en forme de testament, par lequel ils mettaient tout leur avoir en commun, le laissant au survivant en cas de mort. Jamais cet engagement ne fut trahi, jamais la cupidité ne fit oublier à un *flibustier* son *matelot* blessé et gisant au lieu du combat. Quelquefois l'accord n'était que pour un voyage, quelquefois pour toute la vie. C'étaient bien de véritables frères.

Derrière eux affluaient les *habitants*, cultivateurs du sol et trafiquants, qui étaient vêtus de larges haut-de-chausses et de pourpoints de toile blanche. Les gens les moins aventureux, les plus rusés embrassaient cette vie de colons. A l'instar des boucaniers et des *flibustiers*, ils s'*emmatelottaient* deux ou trois,

au préjudice des héritiers d'Europe, et obtenaient du gouverneur un terrain de quatre cents pas géométriques de large et de soixante de long. Puis ils se bâtissaient des cases, couvertes de feuilles de canne à sucre et fermées de planches de palmiers ou de roseaux qu'ils nommaient *palissades*. Les habitations étaient toujours situées près de la mer, ou d'une rivière, ou d'une source. Ils cultivaient des patates, du manioc, des bananiers, des figuiers. Puis ils plantaient du tabac qu'ils envoyaient en France ou qu'ils échangeaient contre des marchandises. Ceux qui assistaient au partage semblaient n'y avoir qu'un intérêt de curiosité : tout ce butin devait cependant tomber dans leurs mains, car les *flibustiers* ne se remettaient pas en mer qu'ils n'eussent tout dépensé.

Enfin le fond du tableau était occupé par les groupes lugubres des *engagés*. Ces pauvres diables restaient accroupis sur le sable, silencieux, inertes, la tête rase, presque nus. C'étaient des malheureux que les *habitants* allaient engager en Europe et amenaient aux Antilles pour les servir pendant trois ans. C'était un rude service ! Au point du jour le commandant les sifflait comme des bêtes de somme et les menait au travail, pour abattre du bois ou cultiver le tabac. Il les surveillait, et si l'un d'eux se reposait une minute, il le frappait avec sa lienne comme un argousin frappe un forçat. Parfois l'*engagé* était si cruellement frappé qu'il ne se relevait pas. Alors on le mettait dans un trou, à un coin de l'habitation, et il n'en était plus parlé. Après leur dîner, composé de patates hachées avec de la viande, ils éjambaient le tabac, fendaient le mahot, écorce d'arbre qui servait à lier, et à minuit on leur permettait de se coucher. Beaucoup devenaient insensibles, à ce point qu'on pouvait les piquer sans qu'ils le sentissent. Les *engagés* des Anglais servaient sept ans, après quoi le maître les enivrait de guilledine, puis leur faisait signer un nouveau contrat.

Cependant un profond silence venait de succéder au tumulte. *M. du Rossey*, gouverneur de la Tortue, le Léopard et l'Olonnais s'étaient placés, debout devant les tonneaux, les ballots et tout le butin entassé pêle-mêle sur la plage. Le gouverneur avait un livre à la main.

—Vous savez, dit-il d'une voix forte, qu'avant de rien partager, vous devez tous apporter ce que vous auriez pu garder jusqu'à la valeur de cinq sous ?

—Oui, crièrent tous les aventuriers.

—Eh bien, Léopard, commencez l'appel, dit le gouverneur.

—*Montbars*, approchez ! ordonna le vieux boucanier.

*Joaquin* fit un pas.

—Allez me dénoncer, murmura la jeune fille avec une expression de mépris.

—Ne craignez rien, répondit-il. Ce n'est pas moi qui vous perdrai !

Il se sentait mourir en pensant à ce qui allait se passer, cherchant, mais en vain, quelque moyen d'empêcher cette catastrophe inévitable, voyant un rival dans chaque Frère de la côte.

Quand il se trouva devant *M. du Rossey*, le gouverneur parut surpris de son agitation ; néanmoins il lui dit avec bonté, en désignant le livre qu'il tenait : — Posez votre main sur le Nouveau-Testament, *Montbars*.

*Joaquin* obéit.

—Et maintenant jurez que vous n'avez rien détourné du butin.

—Je le jure, dit-il d'une voix forte.

—Et de plus que vous n'avez caché sciemment la valeur d'aucun objet, le nom d'aucun prisonnier ?

—Oseras-tu te parjurer à ce point ? dit une voix à son oreille.

Il leva la tête. C'était *Michel le Basque*. Il devina en lui un rival, avec cet instinct égoïste et sûr de l'amour, en lui lançant un regard plein de haine et de défi :

—Je le jure, répondit-il encore.

—Tu sais que le frère qui fait un faux serment perd sa part, qui est distribuée à ses compagnons ou offerte à quelque chapele, reprit le Basque.